

épouse, disait-il l'autre jour ; elle le tient en charte privée ; il a l'air effaré et tremblant d'un enfant auquel on a ôté ses lisières ; on en plaisante au cercle ; il se pose en homme grave et religieux ; la moindre plaisanterie l'effarouche ; il hasarde de petites morales, et ne dépasse pas d'une minute l'heure assignée pour rentrer au logis ; il n'est plus élégant, mais il est presque aussi malpropre que madame son épouse ; il est devenu prétentieux, suffisant, puéril, en somme, il est d'une vulgarité complète. — Marie paraît insensible à tous ces propos, mais il est évident qu'elle en souffre horriblement. Depuis l'arrivée de Raoul, elle n'a rien changé à ses habitudes, mais on voit que ce n'est jamais sans un violent effort de sa volonté qu'elle se décide à aller dans le monde. Elle préfère à tout nos causeries du coin du feu, ou nos longues promenades dans ces merveilleux vallons que nous ne nous lassons pas de parcourir. Oh ! le délicieux pays ! le beau ciel ! En Provence seulement, on comprend que le soleil ait été appelé Phœbus !

Tout à toi,

AUGUSTE DE BLOSSAC.

XIX.

MADAME O'KENNELY A SON MARI.

Hélas ! mon ami, c'est vainement que nous avons espéré que le temps guérirait Marie ; changer de ciel n'est pas changer d'âme, promener son mal n'est pas le guérir. Elle essaye de bonne foi d'échapper à ses souvenirs. Elle a repris ses études, mais les travaux qu'on s'impose comme remède n'occupent jamais l'esprit ou le cœur tout entier. Marie est une de ces organisations trop richement douées qui se flétrissent au milieu de leurs richesses inactives, et chez lesquelles rien ne remplace ou n'éteint un premier, un unique amour.